

La crise du sucre

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 48

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226112>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Allein ! On démo...
 — On démocrate.
 — Clliâu qu'ant bin fé, iô vant te apré lau mort ? Ein en... ?
 — Ein Antagne, Monsu le Conseiller.
 — Ma poura Suzon. Et clliâu qu'ant bin fé ? Ein pa... ?
 — Ein Panex.

Le menistre qu'ouïve cein ne se trovâve né ein Panex né ein Antagne, i le vo dzûre.
Djan-Pierro dé le Savole.



SUR LA PISTE

LES Lausannois auront sans doute remarqué, ces jours derniers, un singulier personnage, porteur d'une pancarte-réclame et qui déambulait à pas mesurés dans les artères principales de notre ville. L'accoutrement étrange, déjà, attirait les regards des passants : veston fourré, culotte de cuir, mocassins de trappeur, sans compter le bonnet de loutre, une belle queue de renard bleu en guise de foulard, garniture de zibeline sur la gibecière et une carabine à deux coups.

L'homme avait le teint comme brûlé par l'âpre morsure des vents soufflant en tempête à travers les régions arctiques. Dans son regard froid, perçant, il y avait comme une lourde nostalgie des déserts glacés, des forêts impénétrables qui sont le domaine des chasseurs de fourrures. Par suite de quelles dures nécessités cet habitué de pistes solitaires se trouvait-il sur les trottoirs du Grand-Pont ? Y aurait-il aussi du chômage dans le rude métier des trappeurs ? La crise se serait-elle étendue jusqu'au delà du cercle polaire. La clef du mystère, la voici :

Un commerçant lausannois, à l'esprit d'initiative américanisé, avait fait venir un authentique chasseur du Canada, dans le but d'appuyer sa réclame par des arguments visibles et éloquentes. Tout simplement. Flairant une occasion rare d'interviewer cet homme dont la vie devait être une suite ininterrompue d'aventures palpitantes, j'ai essayé d'accoster l'homme du Nord et d'entamer la conversation. D'un œil soupçonneux, il me dévisagea, mais l'offre d'un « bout » de Grandson $\frac{3}{4}$ léger dégela aussitôt l'énigmatique homme sandwich. A mes questions, il me répondit :

— Dans la journée, rien à faire. Je dois gagner honnêtement mon salaire. Mais ce soir, à huit heures, place de l'Ours, si cela ne vous dérange pas trop, je serai à votre disposition.

Étonné par le lieu du rendez-vous autant que par l'heure tardive, je lui demandais la raison.

— Voyez-vous, Monsieur, j'en ai plein le dos — c'est le cas de le dire — d'arpenter cet enfer asphalté, plein de bruit, de va-et-vient et d'odeur de benzine. Ce n'est pas ma piste habituelle. Il me manque tout, ici : le silence absolu et l'ombre des sapins où je guettais le caribou ou le renard bleu, et où j'allais visiter mes pièges, le long du Saskatchewan gelé.

Après avoir laissé deviner les secrets tourments de son âme, il me scruta de son regard calme.

— Si vous tenez vraiment à me tenir compagnie, ce soir, sachez qu'il faudra faire des kilomètres en pleine campagne. Ce que je suis obligé de faire ici, en pleine ville, ne s'appelle pas « marcher ». Il me faut de l'espace et du bon air.

Comme je ne recule pas non plus devant une bonne randonnée, je me déclarais d'accord et le quittais.

Place de l'Ours, 8 h. ! — L'homme est là, avec seulement sa carabine et sac au dos. Après

avoir allumé sa pipe, mon homme se dirigea à pas souples et allongés dans la direction de Chailly-La Rosiaz. Chemin faisant, nous causons.

— Entre nous, lui demandais-je, vous n'êtes pas Canadien d'origine. Vous paraissez même connaître le pays. Votre nom ?

— Domenjoz John. Mon père était originaire de Pully. C'était le frère de ce Domenjoz que les Lausannois de ce temps-là appelaient « Dodo ». Personnage légendaire qui fit l'amusement des étudiants auxquels il fit souvent le récit d'aventures imaginaires qu'il était convaincu, dans sa cervelle un peu confuse, d'avoir vécues parmi la tribu des féroces Sioux. Il avait même confectionné un superbe costume de chef Peau-Rouge, qu'il portait fièrement lors des fêtes du Nouvel-An. Ce costume doit être conservé aujourd'hui encore dans les archives de Pully. Ayant probablement hérité l'esprit d'aventures de mon oncle, je suis parti pour le Canada à l'âge de dix-huit ans et j'ai bien roulé ma bosse. Comment j'ai été amené à prendre « la piste », serait trop long à raconter.

J'avais écouté avec le plus vif intérêt cette révélation pour le moins inattendue : le neveu de « Dodo », cet ex-Pulliëran déguisé !

— Comme ça, vous êtes Vaudois, et de la bonne espèce, encore. Comme nous avons le temps, nous prendrons, après le pont, le premier chemin sous bois, à gauche. Il nous mène aux « Trois-Chasseurs ». C'est une pinte où nous pourrions casser la croûte, si cela vous dit quelque chose. Mon homme acquiesça.

Aussitôt entré sous bois, John, pris comme par une espèce de fièvre, arma son fusil et avança prudemment, en me faisant signe de le suivre en silence. Il s'arrêtait tous les dix pas, attentif au moindre bruit, reniflant le vent et prêt à abattre le premier gibier valant le coup.

— Cette fois-ci, je suis dans mon élément, me dit-il à voix basse. Dans un endroit un peu déboisé, sous les rayons de la lune qui « clairait » en plein, il se jeta à plat ventre et colla l'oreille sur le sol. Au bout d'un moment :

— Il n'y a rien à espérer, dans ce pays, grommela-t-il. Pas de traces non plus de gibier intéressant. Mais cela ne fait rien, j'ai au moins l'illusion d'être de nouveau sur la piste et je préfère cela au trottoir du Grand-Pont, avec ma planche-réclame sur le dos.

Arrivés aux « Trois-Chasseurs », nous nous attablons en face d'un « demi » de nouveau et de deux copieuses rations de pain et de fromage auxquelles mon compagnon fit largement honneur. Tout en mastiquant, il me dit :

— Ces jours derniers, j'ai fait des sorties très intéressantes. Un soir, j'ai pris la piste par Bellevaux, Bois Mermet, jusqu'à cette vaste plaine que vous appelez les « Plaines-du-Loup ». Des loups ? Il ne doit plus y en avoir, depuis les ronflements des moteurs et les brâmes des foules acclamant le football. Une autrefois, je suis monté à Sauvabelin, puis par le ravin de la Clochette, jusqu'au Mont. J'ai abattu un pauvre matou en mal de chatte, pour me faire la main et j'ai troqué la peau contre un paquet de tabac.

Tout en bavardant, nous avions renouvelé le « demi ».

— Comment le trouvez-vous ?

— Hum ! Voilà ! Evidemment, là-bas, il faudrait tout de même quelque chose de plus corsé, par 40° au-dessous qu'on a pendant neuf mois de l'année. On va rentrer, hein ?

De retour à Lausanne par Rovéraz-La Sal-laz, j'eus le regret de quitter mon « Canadien » à la place de l'Ours.

— Où passez-vous vos soirées ? lui demandais-je encore.

— Je ne sais trop. Je ne connais personne.

— Eh bien, allez donc au nouveau Ciné, voir « Esquimaux ». Vous vous trouverez presque en pays de connaissance. On y voit un magnifique spécimen d'ours polaire.

— Ah, vous croyez ! Je veux bien m'en garder, car, à sa vue, je ne pourrais m'empêcher de lui envoyer du plomb entre les deux yeux et

comme je n'ai pas pris de permis de chasse, cela pourrait donner du vilain pour moi.

Sur quoi, il me quitta, content — me dit-il — d'avoir rencontré un homme qui n'a pas peur de marcher et qui a pris plaisir à la conversation d'un pauvre bougre.

Le lendemain, je le revis, sur la piste Saint-François — Grand-Pont — Bel-Air, indifférent aux regards des passants, tirant sur sa pipe, en vrai philosophe qu'il était. F. Wæfli.

La joie fait peur. — Le petit homme effaré (il entre au poste de police et proclame) : — Monsieur, je viens vous prévenir que mon épouse a disparu.

Le secrétaire (indifférent). — Ah ! A quelle date ?

Le petit homme effaré. — Le 17 mars.

Le secrétaire. — Et vous nous prévenez seulement aujourd'hui ?

Le petit homme effaré. — Il m'a fallu tout ce temps-là pour me persuader que ce n'était pas un rêve.

LA CRISE DU SUCRE

Lavey aussi, la « crise » sévit. Même des gens « bien » paraissent en souffrir, témoin ce petit dialogue entre une cliente des plus distinguées de cette station balnéaire et qui, dès son arrivée à l'hôtel, demande à parler par téléphone au directeur du « Palace ».

— Allô ! Allô ! Ici la direction. (Vous désirez, Madame ?)

— Eh bien, voici : Je suis une de vos clientes les plus fidèles et, à ce titre, je demande que vous me fassiez une diminution raisonnable.

(Certainement, Madame. Et à quel sujet, je vous prie ?)

— Je commence ma cure de 21 jours et j'ai décidé, vu la crise, de prendre mon café au lait du matin sans sucre. Quelle sera votre réduction ?

(Oserais-je vous demander, Madame, combien de morceaux en prenez-vous, avant la crise ?)

— Deux, Monsieur le directeur.

(Fort bien, Madame. Le jour de votre départ, je donnerai les ordres, au bureau, pour que l'on vous remette 42 morceaux de sucre).

La dame « bien » en question accepta cette façon d'arranger les choses et emporta son sucre, heureuse d'avoir obtenu cette diminution.

JEAN-LOUIS

VOUS souvenez-vous de cet homme court, maigre, déambulant sur nos routes avec le chef couvert d'un bonnet rond garni d'une bordure de poils qu'il portait été et hiver ; il en a fait des pas pour gagner peu, acceptant ce qu'on voulait bien lui donner en remerciement de ses services.

Il soignait gens et bêtes. Un jour, appelé en consultation chez un homme de mon village, il l'ausculte, façon de dire, car l'auscultation se réduisait à prendre les poignets du patient, ensuite de quoi il ordonnait tisanes ou frictions, etc. Après, ce fut le tour du cheval qui était sur la paille depuis huit jours.

— Votre confrère le traite ; il prétend qu'avec du repos, ainsi que des emplâtres, il guérira ; mais je ne vois aucun changement en bien ; je m'en vais sortir la bête et vous jugerez.

Le médecin enlève l'emplâtre, aucun mal à cette jambe ; il tourne autour de l'animal et constate un nerf déplacé, remis en place immédiatement par un bon coup de pousse.

— Maintenant, tu peux atteler ton bidet, il trottera aussi bien qu'avant.

Pour un type original, c'en était un. Le public le connaissait surtout sous les prénoms de Jean-Louis, sans être le filleul de M. Alfred-Ceresole ; son nom de famille, Lavanchy, l'appartenait à ceux de Lutry, Forel ou Savigny.

Parlait-on de Jean-Louis à l'autre bout du canton : je le connais, il m'a guéri il y a deux ou trois ans.

Dans tout le pays on chantait ses louanges et, à dire vrai, il réussissait assez souvent dans des cas où d'autres s'étaient cassé le nez.